

La prisonnière du Kremlin

Camille von Rosenschild

Spiridons

La prisonnière du Kremlin

Don Quichotte éditions

www.donquichotte-editions.com

© Don Quichotte éditions, une marque des éditions du Seuil, 2014.

ISBN : 978-2-35949-186-9

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

2013,
forêt de Gornohora

Mon nom est Altamira, je suis l'oracle de Tziganie. Je sais tout, en ce monde, du passé et de l'avenir. Je connais de cette histoire l'ultime dénouement ; les passions et les crimes ; les morts, et puis les survivants.

Je pourrais te les dire, lecteur, en quelques lignes. Mais je ne veux pas mettre fin au délice de l'attente, car le destin de Victor, notre héros, est fait de ce qui y mène. Accepte d'en suivre les méandres et tu en connaîtras la saveur. Regarde la fleur pousser, regarde-la s'ouvrir.

Et si tu ignores tout d'elle, laisse-moi te conduire jusqu'à ses racines, son commencement.

Victor n'a pas toujours été un garçon exceptionnel.

Jusqu'à ses dix-sept ans, il a même vécu comme tous les garçons de son âge.

Il peine à s'en souvenir, aujourd'hui, mais il y eut un temps où il n'avait pas d'ennemis ; où il n'était pas orphelin ; où la vie coulait devant lui, simple et sans accroc.

À dix-huit ans, amoureux d'aventure, il est parti en Russie.

L'hiver moscovite a eu raison de ses espoirs. C'était un jeune homme candide, qui allait mourir dans la misère, et qui a eu la chance de rencontrer Olga.

C'est ici que tout commence, je crois...

Quelques mots, lecteur, pour te décrire celle que l'on appelait en mon peuple par son nom de famille, « la Malayevnaya » : Olga la mystérieuse, Tzigane attachante et bourrue, femme passionnée... qui, au début de cette histoire, propose à notre héros de l'héberger dans sa demeure du Mali Kislovski, en échange d'un travail d'archivage.

À l'abri d'un bureau étriqué, alors que la ville enneigée est la proie d'une vague de disparitions dont personne ne

trouve l'origine, Victor copie sur une clef USB le contenu de mystérieux documents : descriptions d'humeurs et de personnalités, fatras indigeste dont il ne comprend pas un mot...

Quand Olga meurt, brutalement, elle le laisse en compagnie de son encombrant cadavre, et de cinq prisonniers aux manières effrayantes. Tu l'auras deviné, lecteur, eux, ce sont les spiridons.

Âmes égarées hors du royaume des défunts, Ferdinand, Soledad, Viviane, Piotr et Anatoli Gueorguevitch se languissaient depuis des lustres dans une chambre secrète. Ils sont des spectres, ils en ont l'allure.

Leur peau ne possède ni toucher ni saveur ; l'air a déserté leurs poumons, et ils ignorent comment s'orienter dans l'espace. Mais ils savent une chose : c'est que Victor n'est pas n'importe qui, et qu'Olga – cette femme qu'ils appellent « Maîtresse » et dont la disparition les plonge dans le désarroi – avait pour lui une mission : en compagnie de leur pathétique escorte, il devra se rendre dans les Carpates, au cœur du village tzigane de Lioubimaya, et y dérober un carnet précieux.

Victor aurait pu mettre un terme au cauchemar, s'enfuir, rentrer en France, et recommencer la vie comme avant. Mais si le destin n'en faisait qu'à notre tête, il n'y aurait pas d'histoire ni de roman.

Voilà qu'une armée de moines se mêle de notre affaire : les Boyarins sont les ennemis historiques des Tziganes, et semblent considérer Victor comme un adversaire de taille. Conduits par frère Iacha, le géant borgne, ils se lancent à ses trousses et le suivent à la trace.

Je ne reviendrai pas sur les obstacles rencontrés par notre héros lors de son périple dans les Carpates, et laisse au lecteur curieux le plaisir de les redécouvrir. Je préfère m'en tenir aux sinistres conséquences de son arrivée à Lioubimaya ; et à sa confrontation avec Mara Malayevnaya, sœur jumelle d'Olga, souveraine de Tziganie.

La Maîtresse est son nom.

Connais-tu, lecteur, la tradition matriarcale des Tziganes ? As-tu idée du séisme provoqué par l'entrée illégale d'un jeune garçon – *gadjo* de surcroît – dans la ville éternelle ?

Victor a beau se grimer en femme, il est démasqué, jeté au cachot, puis condamné à mort. On prétend, de surcroît,

qu'il a assassiné Olga. On enlève dans Moscou son cher ami Horace, qu'on accuse au passage d'être son complice.

Les deux garçons vont mourir et personne n'y pourra rien.

Mais le destin est là, qui veille et puis s'obstine ; qui place sur le chemin de notre héros un prisonnier plus loquace que les autres : Kristof, Tzigane adultère, doit être exécuté pour son crime. Il crie à l'injustice et, par ultime bravade envers le pouvoir qui l'opprime, révèle à Victor les secrets de son peuple ; des secrets millénaires où il est question de la vie et de la mort des hommes.

Tu aimerais en savoir plus, lecteur ? Soit.

Je m'efface un moment, et te laisse avec nos deux condamnés.

Regarde Kristof balayer le foin du cachot et découvrir devant lui un parterre de cailloux mélangés.

Il isole cinq pierres en tas, jette à Victor des yeux de renard, lui dit : « Tu vas répondre à mes questions, d'accord ? »

Et Victor acquiesce...

« Nous sommes des êtres vivants, n'est-ce pas ? »

Il acquiesce encore.

« Et comme tous les êtres vivants, nous sommes composés d'un... »

Victor hésite. Il se demande si Kristof, dans la terreur de sa mort prochaine, n'est pas en train de perdre la raison. Mais comme le prisonnier a l'un de ces regards habités qui dissuadent leur interlocuteur de toute résistance, il accepte de se prêter au jeu. Un être vivant, c'est... « Un corps...

— Un corps, oui, mais aussi...

— Une âme.

— Faux ! s'ébroue Kristof avec un rire de dément. Une âme ! Voilà bien une invention des *gadjos* ! Ton âme, c'est ça ! »

D'une pichenette, il fait valser le petit tas, laissant se répandre les cailloux sur la terre meuble. Victor frémit à une pensée terrifiante, mais il la chasse. Quelque chose en lui refuse de se rendre...

Et Kristof qui insiste : « Sais-tu jouer à l'Anagramme ? Ce jeu où on pioche les lettres dans le sac pour faire des mots.

— Oui, murmure Victor d'une voix terne.

— Imagine la vie comme un gigantesque plateau d'Anagramme. Imagine pour chaque lettre une âme. »

Ce disant, il brandit un petit caillou. « Imagine pour chaque mot un être humain. » Il l'aligne avec les quatre autres. « Mourir, c'est ramasser les lettres sur le plateau et les ranger dans le sac. » Il saisit les cinq pierres et les fait disparaître dans sa main. « Naître, c'est replonger la main dans le sac et écrire un nouveau mot. » Il ouvre grand la paume et laisse glisser sur le sol six petits cailloux.

« De même qu'un mot est formé de plusieurs lettres, un être humain est formé de plusieurs âmes. Nos défunts, que nous prétendons rendre à la terre et donner en pâture aux asticots, ils sont là. »

D'un doigt frémissant, il désigne sa tempe.

« Nos défunts vivent à l'intérieur de nous, dans cette boîte vide que nous appelons notre esprit... et où se réincarnent les âmes mortes. Tu es le fruit de la réincarnation, petit... comme moi, comme tous les vivants ici-bas. Et quand tu mourras, ce qui dans ton cas ne saurait tarder... » Il claque des doigts. « Nouvelle donne ! La grande main du hasard ramassera les lettres sur le plateau, elle replongera dans le sac et formera un nouveau mot... un nouvel être vivant. » Son œil allumé cligne. « Mais attention ! Une lettre inédite sera venue augmenter l'alphabet entre-temps. » Il se tait, préparant son effet. « La tienne. »

Et de désigner au sol le sixième caillou.

Victor est bouleversé.

Les cailloux sont immobiles dans la lumière, ils le fixent chacun de leur œil unique. Et dans cet œil, au-delà de la surface imbécile de la pierre, se dessine comme un trou noir.

« Tu te croyais seul en toi-même ? poursuit Kristof. Tu avais tort. Nous, les Tziganes, savons depuis des millénaires que les soi-disant facettes de notre personnalité, notre prétendu for intérieur, tout ça, ce n'est que des fantômes... » Il chuchote : « La mort n'existe pas, gamin, et les défunts que tu crois disparus, ils continuent de vivre, ici, là, tout autour... Dans ce truc qu'on appelle l'Éther parce qu'on n'a rien trouvé de mieux pour le décrire... Ils sont là... Invisibles... À l'intérieur de nous... »

Invisibles jusqu'à ce qu'on leur redonne chair, pense Victor, qui sent se déliter en lui, comme la peau du lait sur le feu, les dernières certitudes. Il lève sur le Tzigane un visage d'agonisant.

« Ces âmes ? murmure-t-il, est-ce qu'elles ont un nom ?
— Bien sûr, répond l'autre dans un chuchotement de conspirateur, ce sont des spiridons. »

Lecteur, tout est dit. Voici révélée la nature des âmes mortes.

La suite, je ne la raconterai pas en détail.

Elle est une affaire de courage et de survie : où l'on voit notre héros s'échapper de Lioubimaya, délivrer Horace des Tziganes et perdre dans l'équipée Anatoli Gueorguevitch, l'un de ses spiridons ; s'éprendre d'Amalia, suivante de la Maître-diseuse, et ne pouvoir l'empêcher de mourir dans les flammes ; tomber entre les mains du borgne Iacha qui, pour des raisons mystérieuses, choisit de l'épargner ; subir la trahison de la Tzigane Luludja ; et découvrir, enfin, une partie de ses pouvoirs.

Aleksandr

Hiver 2013,
quelque part entre l'Ukraine et la Russie

Victor ne pleurait pas et c'était mieux ainsi. Les larmes n'auraient pas ramené Amalia. Ses mains, tremblantes sur le volant, donnaient des sursauts qui incitaient les autres véhicules à se déporter, ou bien à le dépasser d'un coup de klaxon rageur. Il voyait Sol, à sa droite, se crispier sur l'accoudoir. Il cligna des yeux, sécha l'humidité au coin de ses paupières et chercha Horace dans le rétroviseur : il était là, Horace, à l'arrière. Raide comme un pieu, il fixait sa voisine spectrale avec horreur. Victor se prit à regretter de ne l'avoir pas laissé à l'auberge, loin du cauchemar.

S'il était seul à bord, il pourrait donner ce coup de volant dont l'envie lui tordait le ventre, et précipiter la voiture contre un des arbres... Mais Horace était trop vivant pour qu'il décidât de l'emmener avec lui dans la mort. Il avait beau n'avoir plus d'espoir, la morale lui restait. La lucidité, surtout. Comme une musique têtue en son cœur : il savait que mourir ne servirait à rien, que ça ne le protégerait pas du malheur.

Il observa les spiridons : Sol était morte. Ferdinand aussi. Et Piotr. Et puis Viviane... Ils étaient là, pourtant, farandole de fantômes maigres et souffrants. Ils végétaient dans l'entre-deux, blafards.

« Est-ce qu'on ne va pas trop vite ? » demanda Sol. Sur le tableau de bord, le cadran des vitesses indiquait 160. Victor s'excusa et ralentit. « Je dois me reposer, dit-il. Je ne tiendrai pas jusqu'à Moscou. » Horace offrit de prendre le volant, et cette proposition déclencha chez les spiridons un tonnerre d'acquiescements : c'était une idée excellente ; il fallait s'arrêter au plus vite ; quand était la prochaine sortie d'autoroute ?

Cinq kilomètres plus loin.

Victor avait encore cinq kilomètres pour précipiter la voiture dans le fossé.

Hélas, les minutes qui suivirent furent sans incident, et

quand il se gara sur le parking en bordure de la route, il dut se rendre à l'évidence : il ne mourrait pas aujourd'hui.

Il eut un geste brusque pour sortir de l'habitacle, et tandis qu'il se soulevait du siège une crampe lui déchira le mollet. Ses jambes peinèrent à trouver appui sur le sol, et ce fut à Horace de le maintenir pour l'empêcher de s'écrouler encore. Il se laissa faire. Son regard vitreux se perdait dans le noir. Il fixait la carcasse des véhicules à l'arrêt comme s'il s'agissait d'un fascinant spectacle. Le voyant si apathique, les spiridons s'affolèrent, Horace le secoua. Mais rien ne semblait pouvoir détourner son attention des voitures.

« Là-bas... murmura-t-il d'une voix pâteuse, en désignant un coffre qui tressautait. Là-bas, il y a quelqu'un. » Et comme il disait cela, le coffre s'ouvrait, laissant surgir un être en haillons qui s'effondra avec la grâce d'un dément. Autour de son cou, il y avait une longe, et sur son corps un habit de jute, maculé de terre. Une moustache lui dévorait la lèvre supérieure, un brillant étincelait à son oreille. Ce nez... ces yeux... Victor se dégagea de l'étreinte d'Horace et courut vers lui : « Kristof ? » L'autre eut un mouvement de recul. Il voulut s'enfuir, ramper sous la voiture, puis, reconnaissant son agresseur, s'écria : « *Le gadjo* ! »

Riant, il se précipita dans ses bras. « Tu t'en es sorti, alors ? Emmène-moi, dis ! Avant qu'elles me rattrapent ! C'est ta voiture ? » Il désignait la Porsche. « Et eux, là ? C'est tes copains ? »

— Ce sont mes spiridons », répondit Victor le plus sérieusement du monde.

L'homme se figea. Un rire nerveux déchira son visage. Il porta la main à sa poitrine et s'exclama : « Bon sang ! » Puis il avança vers Piotr et voulut le toucher. Piotr recula avec dégoût mais l'autre avança encore, lui prit la main, la relâcha d'un cri, comme on sursaute au contact d'une matière électrique. « C'était vous, alors, à Lioubimaya ! » Cette fois il éclata de rire. « C'est grâce à vous que j'ai pu m'enfuir ! Ah ! » Il ramassa la corde interminable qui lui serrait le cou et s'engouffra dans la voiture. « Incroyables, disait-il, vous êtes incroyables ! Dépêchez-vous ! Je voudrais pas retomber dans leurs pattes. Où est-ce que vous me déposez ? » Puis, se tournant vers l'assemblée muette : « Mazette, l'odeur ! Y a un cochon qu'a brûlé, là-dedans ? »

Six cents kilomètres jusqu'à Moscou. Horace conduisait en silence, Kristof, volubile, racontait comment il avait échappé à la mort.

Quelques heures plus tôt, la Gardienne Arminia, ce sac d'os, était venue le chercher dans sa cellule et lui avait annoncé son exécution. Sa condamnation avait été unanime mais les jurées avaient su faire preuve de clémence : il ne mourrait que le lendemain. On l'autorisait à passer une dernière nuit auprès de sa mère. Pour ce qu'elle s'intéressait à son sort ! Cette saleté d'Arminia, donc, l'avait escorté dans la Gruznaïa Ulitsa¹. Elle le tenait en laisse. Et tandis qu'ils approchaient de la roulotte familiale, il avait vu s'enfuir la Gardienne Amalia, jolie comme une friandise, quoique un peu maigre.

Lorsqu'il entendit le nom fatidique, Victor se crispa. Il aurait pu intervenir, demander à Kristof de se taire. Mais quelles que fussent sa douleur et sa culpabilité, il voulait connaître la suite. Il voulait savoir ce qui s'était passé entre le moment où il avait abandonné Amalia dans la forêt, et celui où il l'avait trouvée, blessée au fond d'un cachot.

« Elle avait l'air paumé, ça oui, continuait Kristof. Effrayée, surtout. Comme si elle faisait la course avec la mort. Et puis il y a eu ces cris, derrière elle. Et cette pierre qui l'a touchée à la tempe. J'ai sursauté, moi ! Tu parles ! J'ai vu des hordes surgir en criant : "Traîtresse !" Elle a protégé sa tête des coups de pied, des coups de poing... Moi, elle m'a donné de la peine, la pauvre fille, mais qu'est-ce que je pouvais faire ? Et puis je me suis aperçu qu'Arminia s'était radoucie. Je veux dire qu'elle ne me tirait plus avec sa longe... Je me suis retourné : elle m'avait lâché ! Sans s'en apercevoir !

1. La Gruznaïa Ulitsa, en russe « rue de la Tristesse », est l'une des artères principales de Lioubimaya, la ville tzigane.

En fait, elle était en train de se baisser pour ramasser une pierre, histoire de participer au lynchage. Tranquillement, j'ai reculé. La corde a glissé vers moi. Arminia, elle a rien vu, trop occupée à chercher son caillou dans la neige. J'ai reculé encore. J'entendais là-bas les cris de la gamine, et je me disais que c'était pas de chance pour elle... Je sais pas ce qu'elles lui ont fait, les furies, j'ose pas tellement imaginer dans quel état elle doit être, à l'heure qu'il est, mais...

— Elle est morte », interrompit Victor.

Le Tzigane se tut. Il jeta des regards interrogateurs à ses voisins, mais aucun ne se fendit d'un commentaire. Piotr, à gauche, fixait ses chaussures ; Viviane, à droite, se passionnait pour la nuit noire à travers la fenêtre. Alors Kristof dit : « Ah bon. » Et comme si cela devait alléger la pesante atmosphère, il conclut : « Eh ben, elle a donné sa vie pour la mienne. »

Victor chercha sa respiration. Une armure invisible lui pressait le cœur. La simple pensée de cette pierre venue s'écraser sur la tempe d'Amalia lui donnait la nausée. Et puis il y avait l'odeur du brasier dans ses narines, sur ses vêtements, partout. Il avait raison, Kristof, une odeur de cochon brûlé... Amalia, si belle et gracieuse, avait grillé comme une viande. Sa robe avait traîné trop près de l'âtre. Sa chevelure sombre s'était allumée de couleurs tragiques. Quand on avait réussi à étouffer le feu, il n'y avait plus sur son crâne pelé qu'une seule mèche ; qui s'était détachée lorsque Victor avait posé les doigts dessus... Il porta la main à sa poche, sentit le contact du cheveu, et s'étonna aussi d'une surface rugueuse, qu'il ne reconnut pas aussitôt. C'était le carnet volé à Lioubimaya.

Il le posa sur ses genoux, l'ouvrit au début. La page qu'il saisit manqua de s'effriter. Il lut : « Semione m'avait pressé, ce jour-là, d'assister aux réjouissances données par le Tsar. » Son cœur bondit, il feuilleta le manuscrit et trouva des dates éloquentes : 1547, 1581... *Les Carnets à la Cour* – car c'était là leur titre – avaient été rédigés au temps d'Ivan le Terrible.

Avec mille précautions, il alla au prologue. Un scribe consciencieux avait repassé à l'encre la calligraphie originelle.

« Tyrhone, lisait-on, j'ai été le père que tu sais : distant, taiseux, sans tendresse. Toute ma vie, j'ai porté un fardeau qui m'a écrasé le cœur. Mais maintenant, je veux te raconter mon drame, et je veux que tu le racontes à ton fils, au fils de ton fils ; et que ceux-là le racontent encore à ceux qui

suiront. Il importe que mon secret ne se perde pas. J'ai voulu que l'être sorte des ténèbres où l'ignorance l'a emprisonné. Je jure sur toi, et sur ma descendance, qu'elle n'aura d'autre but que de lui rendre sa lumière. Cette tâche surhumaine, il ne sera pas dit qu'un Baruvinski y manque d'ardeur et de courage. Même s'il doit mourir par elle.

« Tu ouvres ce carnet, et tu penses : "Vieux fou !" Je t'ordonne de chasser cette idée vaine. Mon esprit, sache-le, est comme le fil d'une lame. Ma mémoire est sans limites. Si cet avertissement ne suffit pas à t'en convaincre, lis donc ce qui va suivre et tu t'en persuaderas.

« Apprends ma noblesse et mon désastre. Et, je t'en conjure, ne te détourne pas. »

Le texte datait de 1581. Il était signé d'un certain Aleksandr Baruvinski, Prince.

Victor sentit tout son corps se crispier. Le cœur lui battit. Il se demanda quel bouleversement ce manuscrit allait jeter dans son existence ; ce qu'il allait y apprendre, encore, de terrifiant, de monstrueux... Était-ce le moment de lire, quand tant d'obstacles le cernaient ? Quand la Tziganie entière et les Boyarins étaient à ses trousses ?

Or, comme la curiosité et la peur l'entraînaient à la page suivante, un drôle de frottement le tira hors de sa rêverie. L'instant d'après, ce fut un crissement, puis un bruit de tôle qu'on déchire. Il hurla : la voiture avait dévié sur la droite et mangeait la bordure en plastique de la route. Horace, un demi-sourire aux lèvres, dormait sur le volant.

*14 novembre 1581,
Moscou, une chapelle en forêt*

Demain, j'accomplirai ce pourquoi je suis revenu. Je suis entré dans la chapelle. J'ai déterré comme convenu le petit coffre derrière l'autel. Il y avait à l'intérieur l'arme de ma vengeance, ce morceau de soie perlée qui doit précipiter le Tsar. Ma main tremble sur lui, mon œil saigne. Les forces en moi s'épuisent, je le sais. Demain, ce sera fini. Je m'en irai à Svoboda et guetterai l'agonie avec la résolution du croyant. Je n'ignore pas ce qui m'attend après. Je sais aussi que ce monde n'a plus rien à m'offrir.

Elle, je ne la reverrai pas.

Son souvenir m'est aussi cuisant qu'une brûlure et il ne se passe pas une nuit sans qu'il me poursuive en rêve. Mais sitôt que j'ouvre les yeux, l'image se délite, fond tel le sucre sous la langue, me laissant dans la gorge une décharge d'amertume. Je me redresse sur ma couche, je la cherche du regard, des doigts je tâte les couvertures, m'émerveillant d'une chaleur inattendue, et découvrant chaque fois, avec horreur, qu'elle est celle de mon corps vieilli, son empreinte sur le drap. Je suis seul. Je suis détruit et puissant. Il me tarde que les choses se terminent.

D'Ivan ou de moi, j'ignore qui mourra le premier. Mais il ne fait pas de doute que notre temps à tous deux est révolu.

Que je gagne le repos des âmes.

Que le peuple s'ouvre à un plus juste souverain.

Que ma descendance, enfin, daigne porter la croix qui fut la mienne.

Tyrhone, j'ai été le père que tu sais : distant, taiseux, sans tendresse. Toute ma vie, j'ai soulevé un fardeau qui m'a écrasé le cœur. Mais maintenant, je veux te raconter mon drame, et je veux que tu le racontes à ton fils, au fils de ton fils ; et que ceux-là le racontent encore à ceux qui suivront. Il importe que mon secret ne se perde pas. J'ai voulu que

l'être sorte des ténèbres où l'ignorance l'a emprisonné. Je jure sur toi, et sur ma descendance, qu'elle n'aura d'autre but que de lui rendre sa lumière. Cette tâche surhumaine, il ne sera pas dit qu'un Baruvinski y manque d'ardeur et de courage. Même s'il doit mourir par elle.

Tu ouvres ce carnet, et tu penses : « Vieux fou ! » Je t'ordonne de chasser cette idée vaine. Mon esprit, sache-le, est comme le fil d'une lame. Ma mémoire est sans limites. Si cet avertissement ne suffit pas à t'en convaincre, lis donc ce qui va suivre et tu t'en persuaderas.

Apprends ma noblesse et mon désastre. Et, je t'en conjure, ne te détourne pas.

Comme il est étrange, avec le recul de l'âge et des tragédies, de songer à la tendresse que me voua le Tsar Ivan en un temps lointain. Sais-tu, mon fils, que je comptais en ma jeunesse parmi les plus proches amis du Terrible ? Tu t'étonnes, n'est-ce pas, qu'une telle entente eût été possible quand on sait le sort épouvantable que ce despote me réserva – lorsque tu liras ces lignes, les années auront passé sur ta mémoire d'enfant et tu te rappelleras à peine les choses que j'évoque ici. Mais cela n'a pas d'importance. Mon récit, bien après ma mort, saura guider tes souvenirs, et te dessiner un chemin dans cette époque tortueuse que tu as si peu connue.

Tu es né tard dans ma vie, Tyrhone, tu ne sais pas le jeune homme que je fus avant toi.

J'avais dix-sept ans lorsque j'arrivai à la Cour et fus présenté à mon Tsar. C'était il y a trois décennies, et pourtant l'impression demeure, puissant, tenace. La terreur, l'éblouissement, quand je m'avançai devant mon souverain... Le tranchant de son visage. Son nez aquilin. Il n'était guère plus âgé que moi, et pourtant ses yeux enfoncés racontaient des combats longs et douloureux.

On me disait beau, pour ma part : la délicatesse de mes traits, la paix dans mon regard offraient un démenti aux passions qui se déchiraient dans le sien.

Me voyant à ses pieds, il s'était levé de toute sa maigreur, faisant murmurer l'assistance. Ses mains s'étaient dressées en l'air, comme pour me frapper. Et cette manière qu'il avait eue de les abattre sur mes épaules en disant : « Mon ami ! » J'étais d'ores et déjà préféré aux autres.

Plus tard, il avait fait de ma modeste personne son confident,

RÉALISATION : NORD COMPO À VILLENEUVE D'ASCO
IMPRESSION : NORMANDIE ROTO IMPRESSION S.A.S. À LONRAI (EURE)
DÉPÔT LÉGAL : SEPTEMBRE 2014. N° 114179 (00000)
Imprimé en France